

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire =
Rivista storica svizzera

Band: 22 (1972)

Heft: 4

Buchbesprechung: Giuseppe Ferrari. L'evoluzione del suo pensiero (1838-1860) [Silvia
Rota Ghibaudi]

Autor: Ribì, Giulio

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

um, ein Vorgang, für den das Buch Chamberlains «Die Grundlagen des 19. Jahrhunderts» nicht geringe Schuld trägt. Mit den Ideen Gobineaus im Hintergrund verlangten die Bayreuther den feudalen Ständestaat und polemisierten gegen das Prinzip der Gleichheit. An die Stelle des Katholizismus, der wegen seiner Universalität ein Feind des Deutschtums war, setzte man das deutsche Christentum. Der Kampf gegen die Errungenschaften der französischen Revolution, wie Aufklärung, Demokratie, Intellektualismus, lässt den Bayreuther Kreis in diejenigen Bewegungen einreihen, die man unter dem Begriff «Konservative Revolution» zusammenfasst, Bewegungen, die von einer völkischen Weltanschauung getragen werden.

Schüler ist es ausgezeichnet gelungen, das Phänomen Bayreuth in die politisch-ideengeschichtlichen Zusammenhänge hineinzustellen. Wertvoll ist das beigebrachte Material, doch über dessen Auswertung, also den methodischen und wissenschaftstheoretischen Ansatz Schülers, liesse sich diskutieren. Die Schlussfolgerung, künstlerisches Erleben als Grundlage für metaphysische Theorien und politische Doktrinen sei «ungeeignet» (S. 278), wirkt mager. Die Kritik an der völkischen Weltanschauung Bayreuths hätte angesichts ihrer Folgen schärfer ausfallen dürfen.

Basel

Synes Ernst

SILVIA ROTA GHIBAUDI, *Giuseppe Ferrari. L'evoluzione del suo pensiero (1838-1860)*. Firenze, Olschki, 1969. In-8°, 355 p. (Biblioteca del «Pensiero politico», vol. III).

Si le Risorgimento n'a pas abouti à la constitution des Etats-Unis d'Italie, la faute n'en revient pas à Giuseppe Ferrari. C'est en effet lui qui, au lendemain de 1848, tirant la leçon de la révolution avortée, proposa la formation d'un parti démocratique, laïque, républicain, socialiste et fédéraliste pour résoudre le problème italien. D'après son programme, ses compatriotes exilés auraient dû préparer par leur propagande la guerre révolutionnaire du peuple contre l'Autriche. A l'expulsion de cette dernière de la Péninsule, effectuée avec l'aide indispensable de la France, aurait dû suivre l'instauration d'un régime républicain et fédéraliste pour empêcher que les institutions issues de la révolution restassent monarchiques, cléricales et autoritaires dans leur nature.

Ce n'est pas un hasard si ce programme, opposé à la fois à celui des modérés, antifrançais et désireux de réaliser l'indépendance nationale sans toucher aux institutions et à la religion, et à celui des mazziniens, aussi contraires à une intervention française que les précédents et disposés, au moment crucial, à sacrifier la liberté et la république à la réalisation de l'indépendance dans l'unité, a été conçu par un Lombard. Né à Milan en 1811, Ferrari avait eu l'occasion de se convaincre, avant de prendre à l'âge de 27 ans le chemin d'un exil volontaire, que le gouvernement autrichien était de loin le meilleur et le plus moderne en Italie.

Pourtant en 1838, au moment de son arrivée à Paris, rien ne semblait prédisposer particulièrement ce jeune philosophe spécialiste de Vico aux réflexions politiques qui l'ont rendu célèbre. Certes, déjà dans ses études sur la littérature populaire en Italie (1839/40) on peut repérer, en connaissant ce qui suivit, les prémises d'une doctrine fédéraliste. Toutefois, dans l'ensemble, ses intérêts étaient encore absorbés par la recherche philosophique et ses aspirations l'orientaient vers une carrière académique. Reçu docteur à la Faculté des lettres de Paris en 1840, il fut affecté tout de suite à l'enseignement de la philosophie au Lycée de Rochefort. L'acceptation, l'année suivante, d'une suppléance à la chaire de philosophie de l'Université de Strasbourg, lui fut fatale, parce qu'elle le conduisit, à cause de ses idées avancées, à être la première victime d'une vigoureuse offensive des conservateurs catholiques contre le monopole gouvernemental de l'instruction publique. Sa destitution, survenue après quelques mois seulement de cours, l'écarta de l'Université jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe. Dans les articles sur la situation italienne publiés pendant sa disgrâce, tout en affichant un détachement scientifique qui lui valut la haine des autres émigrés italiens, il s'attela à démolir la propagande indépendantiste des modérés et à insérer son sujet dans le contexte européen. Ayant établi dès son arrivée à Paris des contacts avec les milieux radicaux et socialistes, sa collaboration avec eux devint plus étroite au cours de ces années, si bien que la Révolution de 1848 le trouva allié aux républicains démocrates. Son rappel à Strasbourg, consécutif à Février, fut vite révoqué, et l'affectation au Lycée de Bourges, qui en prit la place, lui apparut à juste titre comme un déclassement motivé par des raisons politiques et ne tarda pas à se conclure par un nouveau renvoi, pour activités subversives cette fois-ci. Pour Ferrari, la fin de sa malheureuse carrière de professeur en France signifia en même temps « la rupture définitive avec le monde académique français ». Elle coïncida aussi avec la pleine maturation de sa spéculation philosophique et politique, orientée désormais décidément vers la résolution du problème italien, et dont les fruits furent la *Filosofia della rivoluzione* et *La federazione repubblicana*, publiées à Capolago en 1851. Le coup d'Etat de Louis Bonaparte rendit vains ses espoirs d'agir sur la réalité et le repoussa vers la méditation sur le passé, de sorte que ses derniers ouvrages importants furent de caractère historique.

En 1860, cependant, il renia son scepticisme à l'égard de la possibilité de diffuser ses conceptions politiques, et, donnant aussi suite au conseil de son ami Proudhon, accepta de siéger dans le nouveau Parlement italien. Il y demeura encore pendant 16 ans, jusqu'à la veille de sa mort, défendant sur les bancs de la Gauche, cohérent mais solitaire, sa doctrine du fédéralisme révolutionnaire.

Ce que Silvia Rota Ghibaudi entend nous présenter, c'est justement l'itinéraire biographique et spéculatif de Ferrari depuis son départ de Milan en 1838 jusqu'à son retour définitif en Italie en 1860. Elle essaye ainsi, sur

la base de recherches personnelles dans les archives et les bibliothèques, de combler une grave lacune dans l'historiographie sur ce penseur qu'elle juge, à raison, «une des figures les plus intéressantes du Risorgimento». Au prix de quelques longueurs, elle réussit à suivre «pas à pas» sa carrière et en retrace la formation en dépassant dans les deux sens le cadre chronologique indiqué. Il est seulement à regretter que, par sa procédure, elle se limite parfois à juxtaposer les étapes de la pensée de Ferrari, comme elles résultent de ses publications, diligemment répertoriées, au lieu d'en faire ressortir suffisamment l'évolution, intention pourtant manifestée dans le sous-titre.

Berne

Giulio Ribi

Michel Bakounine et ses relations avec Sergej Nečaev 1870-1872. Ecrits et matériaux. Introduction et annotations de ARTHUR LEHNING. Leiden, E. J. Brill, 1971. Gr. in-8°, LXXVIII + 492 p. (*Archives Bakounine*, IV).

La personnalité curieuse de Nečaev a toujours excité la curiosité et, de Dostoïevski à Camus, inspiré les écrivains et les penseurs. Aussi ce nouveau volume des Archives Bakounine intéressera-t-il nombre de personnes. D'autant plus que, pour la première fois, on y trouvera réuni l'essentiel de ce qui concerne le ténébreux conspirateur. Un seul regret, mais qui sera bientôt, espérons-le, sans objet: les écrits de Bakounine et de Nečaev pour l'année 1869, dont le fameux «Cathéchisme révolutionnaire», ne paraîtront que dans le tome suivant des Archives.

Des textes publiés dans ce volume, les uns étaient déjà connus depuis longtemps (*Les Ours de Berne et l'Ours de St-Pétersbourg*, par exemple, brochure imprimée à Neuchâtel en 1870 et rééditée depuis); d'autres, parmi lesquels la longue et importante lettre de Bakounine à Nečaev du 2 juin 1870, avaient été publiés par M. Confino, à partir de 1966, dans les *Cahiers du Monde russe et soviétique*; d'autres étaient dispersés dans des revues ou des livres devenus introuvables depuis longtemps; d'autres enfin étaient demeurés inédits jusqu'alors. Ajoutons que l'éditeur n'a pu consulter les dossiers (24 volumes) se rapportant à Nečaev aux Archives centrales de l'Etat, à Moscou. On trouve donc, dans ce recueil, exception faite de ce qui se cache peut-être dans les archives russes, tous les documents essentiels concernant les rapports de Nečaev et de Bakounine en 1870-1872, ainsi que nombre d'autres pièces concernant plus particulièrement Nečaev. Tous ces écrits sont soigneusement édités, dans leur langue originale, avec traduction française quand il s'agit de textes russes. L'annotation d'Arthur Lehning fournit les renseignements nécessaires à la lecture des textes sans multiplier les détails secondaires ou se perdre dans des digressions trop éloignées du sujet¹. Quant à l'introduction, on y trouvera les éléments essentiels pour

¹ Relevons quelques lacunes et erreurs inévitables dans un tel travail: il aurait fallu consacrer une note à Cérésolé et une autre à cette affaire Limousin dont parle Bakounine,